UN Crime Inconnu.

I

Je voudrais révéler un de ces crimes inconnus dont les sombres nuits de Paris cachent le mystère et dont la Police de Sûreté parvient si rarement à découvrir les auteurs; on n'entendant parler, depuis quelque temps, que de sinistres histoires, de drames terrifiants et obscurs dont les victimes innommées demeurent un problème pour la justice, il m'a paru que c'était l'heure de venir dévoiler une de ces lugubres affaires qui épouvantent l'imagination et dont il semblait que notre époque civilisée ne dût jamais revoir d'exemple.

Si Rollinat, le poète des "Névroses," eût connu cette effroyable aventure, il n'eût pas manqué d'y puiser une strophe nouvelle et saisissante pour sa pièce des "Frissons," déjà si remuante, et dont il eût ainsi complété l'allure shakespearienne.

On connaît l'admirable récit de Balzac, d'une si poignante intensité de terreur, intitulé: la "Grande Bretèche. Un mari entre à l'improviste dans la chambre de sa femme. Il croit entendre du bruit dans le cabinet de toilette. Il questionne. La femme jure que personne n'est caché là. Ne voulant pas vérifier ses paroles, — car, si elles sont exactes, ce serait lui faire une offense mortelle, — mais résolu si son honneur est outragé, à une effroyable vengeance, le mari envoie chercher un maçon et fait murer la porte du cabinet de toilette, qui n'a pas d'autre issue; puis, il s'installe dans la chambre de sa femme: il y demeure, sans en bouger pendant vingt jours. Et lorsque la malheureuse le supplie de délivrer celui qu'elle aime, l'homme qui agonise derrière la porte murée, il lui répond, implacable: "Vous avez juré qu'il n'y avait là personne!"

Il y a quelque chose de ce drame effroyable dans l'histoire que je vais conter; c'est le hasard qui m'a fait connaître cette indicible tragédie, restée longtemps le secret de quelques hommes, et que fut amené à me confier l'année dernière, dans un château de l'Ouest, un ancien pair de France, porteur d'un des beaux noms historiques de notre pays, qui la tenait lui même du seul témoin dont les yeux effarés en aient contemplé l'horreur et dont l'esprit en avait gardé l'obsession comme celle d'un impérissable cauchemar....

II

C'était un soir de décembre, par un ciel opaque et des rafales de pluie glacées, — un de ces temps sombres et tourmentés qui semblent les complices ténébreux du mal.

Il était environ neuf heures moins un quart.

Une voiture aux stores baissés s'arrêta devant le numéro 31 de la rue de Sèvres; un homme descendit et sonna à cette petite porte de la petite maison des Jésuites dont tant de pénitents ont franchi le seuil.

La porte s'ouvrit et un gardien parut, l'air interrogateur.

—Le Père de Ravignan?....J'ai besoin de le voir sans délai....

Le Père est dans sa cellule, mais il ne reçoit pas à une heure aussi tardive: veuillez revenir demain.

—C'est impossible! Il y va d'un intérêt capital et pressant! Il faut absolument que je le voie ce soir même!

—Monsieur, je vous répète que le Père ne reçoit jamais à pareille heure et que les réglements....

—Il n'y a pas de réglement qui puisse tenir contre une nécessité supérieure! Il s'agit de la vie et du salut d'un homme! Conduisez moi tout de suite à la chambre du Père de Ravignan.

Il y avait dans l'attitude de l'inconnu, dans l'expression de sa physionomie, dans l'accent de sa voix, quelque chose de si impérieux, que le gardien s'inclina, et prenant un flambeau, conduisit l'homme, à travers les escaliers et les couloirs, jusqu'à la petite cellule du célèbre religieux.

Ce n'est pas sans étonnement que celui-ci vit sa porte s'ouvrir et donner accès à un étranger.

Le visiteur était de haute taille, d'aspect imposant, vêtu avec une distinction sévère et paraissait âgé d'environ cinquante ans.

—Qui êtes-vous? et que me voulez vous? demanda en se levant le Père de Ravignan, d'une voix dont l'onction ne dissimulait pas la surprise.

L'homme prononça un nom, puis d'un accent suppliant et irrésistible:

—Croyez, dit-il, qu'il n'a pas fallu moins que les considérations les plus graves pour me décider à forcer votre porte à une heure pareille. Il s'agit d'un agonisant qui vous sollicite! Il n'y a pas un instant à perdre, car il ne passera pas la nuit et c'est de vous seul qu'il attend la paix de son âme....

—Je suis assurément très touché de cette confiance; mais je n'exerce pas le service paroissial: il n'est ni dans mes habitudes ni dans celles de mon Ordre d'aller ainsi assister les mourants d'ailleurs. à l'heure où nous sommes...

—Mon père je vous en conjure, laissez vous attendrir, au nom d'un infortuné qui vous appelle! Faites une infraction à vos habitudes pour sauver une âme! Songez à la responsabilité que vous assumeriez devant Dieu si vous refusiez de porter le secours suprême à celui qui l'implore avant de rendre le dernier soupir!

Le Père de Ravignan essaya encore de résister mais son visiteur se fit si pressant, si entraînant qu'il finit par céder.

—C'est bien, dit-il, je vous suis.

Et il fit signe à son visiteur de passer en avant.

A la porte, la voiture aux stores baissés attendait toujours, noire dans l'obscurité profonde, et toute ruisselante de pluie. L'étranger ouvrit avec empressement la portière et le Père de Ravignan monta. Mais à peine avait-il pénétré, qu'un autre homme effacé dans l'ombre le saisissait avec vigueur et lui appliquait un bâillon sur les lèvres pendant que, d'un geste rapide, son compagnon lui bandait les yeux...

Toute lutte était impossible.

Le Père de Ravignan n'en eut pas même l'idée, et, d'une âme qui n'avait rien à craindre, il s'abandonna à la volonté de Dieu.

III

La voiture roula un certain temps avec des tours et des détours calculés évidemment pour dérouter toute observation, et, après de longs circuits dans le plus morne silence, s'arrêta enfin sous un porche dont le sol assourdissait le pas des chevaux.

La portière s'ouvrit, et les deux geôliers du Père de Ravignan, guidant ses pas avec précaution, lui firent monter un escalier large et sonore, en lui maintenant toujours le bâillon sur la bouche et le bandeau sur les yeux; il gravit ainsi près de quarante marches de pierre et fut introduit dans une pièce isolée sans doute, où ne pénétrait pas le moindre bruit.

Les deux hommes, qui l'avaient jusque-là tenu chacun par un bras dans le mutisme le plus absolu, lui enlevèrent sans mot dire le bâillon et le bandeau, puis s'écartèrent un instant pour se concerter à voix basse.

La pièce était vaste et nue. Pas un siège, pas un meuble. Les fenêtres soigneusement closes. Une petite lampe, posée sur le marbre de la cheminée, éclairait seule, de sa lueur douteuse et voilée, cet intérieur mystérieux et lugubre.

Un paravent à grands ramages masquait un des panneaux; les deux inconnus l'indiquèrent d'un geste au Père de Ravignan.

—Là, lui dit d'une voix grave le visiteur de la rue de Sèvres, là, derrière ce paravent, se trouve un homme qui va mourir.... Il vous attend.... C'est pour lui que j'ai été vous chercher.... Vous allez recevoir sa confession.... Soyez bref, en vous souvenant que, pour tout ce que vous aurez vu et entendu, il y va de votre propre existence! Mais votre caractère nous est une sûre garantie que vous saurez garder le secret dont la religion vous fait une loi!.... Avancez vous, et faites votre office....

Sans rien répondre, le Père de Ravignan fit quelques pas dans la direction indiquée; le paravent fut retiré, et — spectacle horrible! — le religieux se trouva en face d'un homme enfermé jusqu'au cou dans la muraille, et dont la tête pâle le regardait avec des yeux pétrifiés!..

Derrière le Père de Ravignan se tenaient, comme des exécuteurs, les deux inconnus, immobiles et menaçants.

L'homme muré fit sa confession d'une voix éteinte et à demi-étranglée par l'épouvante. Il révéla le secret du drame terrible dont il était la victime expirante, et, à la fin, c'est à peine si son haleine desséchée parvenait à articuler les sons. A chaque effort, la face devenait plus blême, l'œil plus hagard, et la sueur perlait aux tempes livides. C'était le combat suprême de la vie et de la mort qui se livrait dans cet implacable lit de pierre où l'agonisant, éperdu et exténué, se déniait enseveli pour jamais!

Après les paroles sacramentelles et la bénédiction dernière où se confondaient la foi et la piété, le religieux donna à l'homme, autant dire au cadavre, le baiser de paix; il eut le courage, la charité sublime de poser ses lèvres sur ce visage déjà glacé, puis, calme et silencieux, se remit aux inconnus qui l'attendaient.

On lui banda de nouveau les yeux en lui épargnant cette fois le bâillon, jugé sans doute inutile; on lui fit descendre le grand escalier de pierre, puis la voiture, avec les mêmes détours infinis, le ramena, entre ses deux gardiens muets, jusqu'à la porte de la rue de Sèvres.

Là, l'un des deux hommes l'aida à descendre, lui enleva le bandeau en lui posant un doigt sur les lèvres, et, le saluant avec respect, remonta promptement dans la voiture, qui partit d'une allure rapide et se perdit dans la nuit....

IV

Rentré dans sa cellule, le Père de Ravignan regarda l'heure, qu'il tenait à constater: il était près de minuit.

Faut il dire que ses paupières ne connurent pas le sommeil et qu'il ne parvint pas une minute à écarter de ses yeux obsédés le fantôme dont la face pâle et horripilée se dressait invinciblement devant lui?

L'homme lui avait dit son nom, celui de ses bourreaux, la cause ignorée de son supplice; il savait tout, mais il lui était interdit de parler. Le secret confessionnel mourait ses lèvres, pendant que les exécuteurs achevaient de murer la victime. Son serment de prêtre le condamnait à un éternel silence!

Quel hommage expressif rendu par des criminels au caractère et à la vertu d'un homme: ils le savaient possession du mystère effrayant qui pouvait les perdre, et ils dormaient avec la confiance que le secret de la confession ne serait pas trahi!

Le Père de Ravignan ne pouvait révéler que les faits et les détails étrangers à l'acte sacramentel, parce que ces circonstances accessoires lui appartenaient, mais il demeurait lié pour le surplus et n'en devait compte qu'à Dieu.

Dès le matin, et après avoir longtemps prié et médité, il se rendit chez le Préfet de police et lui confia les faits extérieurs du drame de la nuit, c'est-à-dire la visite dont il avait été l'objet, sa pérégrination à travers des rues éloignées, l'hôtel inconnu où il avait été conduit, le spectacle terrifiant dont il avait été frappé, et le retour mystérieux à la maison de la rue de Sèvres.

—Vous connaissez la victime?

—Oui.

—Vous savez le nom des bourreaux?

—Oui.

—Et vous ne pouvez pas me le dire?

—Non.

—Vous ne pouvez pas me donner d'indications plus précises que le récit de votre vague odyssée de la nuit?

—Non; c'est impossible. J'ai fait tout ce que je pouvais, tout ce que je devais. J'ai dégagé ma conscience; le reste vous appartient.....

Et le Père de Ravignan se retira.

Jamais il n'en a dit davantage, et encore a t il borné à quelques intimes le récit de sa bouleversante aventure, dont un des derniers dépositaires, si ce n'est le dernier, me l'a contée un soir de l'autre automne, avec différents souvenirs de sa vie mondaine et parlementaire, il me lira demain et pourra dire si j'ai inventé un seul mot de la terrible histoire.

Quant à la Préfecture de police, est-il besoin d'ajouter qu'elle ne sut pas plus déchiffrer la sombre énigme d'alors qu'elle ne découvre aujourd'hui les auteurs de forfaits dont s'émeut l'imagination populaire, et qu'elle tâtonna stérilement dans la nuit?

Ce qui reste pour nous de cette dramatique aventure, c'est que, dans une des maisons que nous habitons, derrière la muraille même où s'appuie notre chevet, à deux pas de nos épanchements intimes, de nos confidences, de nos amours, peut être l'inconnu se tient, rigide, dans sa pierre, nous regardant de ses yeux fixes qu'aucune main pieuse n'a fermés! Les soirs d'hiver, dans les gémissements du vent, dans les bruits sourds qui passent, dans les souffles mystérieux de la nuit, ne croirez-vous pas entendre l'écho d'un cri étouffé, l'accent d'un appel désespéré à la compassion humaine, quelque chose comme la plainte d'une âme invisible implorant le secours ou la prière? Et peut être qu'un jour, dans quelque vieil hôtel transformé pour un jeune couple, en ouvrant dans la muraille une porte pour laisser passer le bonheur, un reculera d'épouvante en voyant—apparition sinistre et inattendue!—se dresser brusquement un squelette!....

X.

L'ALLIANCE

CONTES DRAMATIQUES

Elles s'étaient promis de vivre toujours ainsi, chacune à son étage, dans la même maison. Elles étaient alliées, tante et nièce l'une vieille fille, l'autre nouvellement veuve. La première avait l'âge où l'on pense surtout aux autres, quand on le don et qu'on l'a cultivé, la seconde quittait à peine la période de jeunesse, d'illusion, de tendresse et de succès où l'on pense surtout à soi. Elles s'aimaient donc, c'est à-dire que la plus agée aimait la plus jeune et que celle-ci était contente d'être aimée. Contente, mais non point heureuse: elle pensait, avec tant de gens qui considèrent la vie comme un gâteau, qu'elle n'avait pas eu toute sa part de bonheur. Elle en redemandait, sans le dire tout haut, sans même qu'il y parût dans le regard de ses yeux bruns, ou dans le pli de ses lèvres qui depuis dix-huit mois, avaient perdu leur long sourire, et s'arrêtaient toujours à moitié course, au cran de sûreté.

Mlle Valentine Dourd venait de dîner avec Mme Ledoël. Elles avaient passé de la salle à manger dans le petit salon, qui ouvrait sur des jardins. Elles habitaient une maison neuve de la rive ganche, près de l'Abbaye-aux Bois, l'une au second étage, l'autre au quatrième. Elles dinaient presque chaque soir ensemble, travaillaient à quelque ouvrage de couture ou de crochet, causant ou se taisant, également sûres, dans la causerie ou dans le silence, de s'entendre et de s'aider l'une l'autre. A neuf heures et demie elles prenaient, Mme Ledoël une tasse de thé, Mlle Dourd une tasse de tilleul. A dix heures, elles se séparaient.

—Tu restes debout? demanda Mlle Valentine.

La jeune femme répondit affirmativement d'un mouvement de tête lent et léger, qui fit courir un peu d'or sur ses bandeaux châtains. Appuyée contre le rideau, tout entière encadrée dans cette ombre étroite et haute, sur laquelle s'enlevait son front, son nez busqué, ses lèvres et ses joues pâles, et la pâle ligne de son cou tendu en avant, Mme Ledoël, mince et fine, vêtue de noir, regardait à travers les vitres la dernière lueur du jour qui mourait entre des cheminées et des cimes d'arbres. Ses paupières, comme de coutume, battaient vite sur ses yeux calmes.

Sa tante, presqu'au fond du salon, s'était assise, et commençait à tricoter un châle, tandis que le gros peloton de laine, jeté près d'elle sur le tapis, tressautait et roulait à chaque mouvement du crochet de bois. Mlle Dourd, plus grande que sa nièce, très maigre, avait d'admirables cheveux gris, un visage couperosé et des yeux clairs, d'une gaîté hardie comme ceux des enfants, des yeux vivants, vibrants, guetteurs, qui ne rêvaient jamais et se mouillaient aisément. Elle attendit, respectant la pensée qu'elle croyait deviner, puis, ayant vu que la main nerveuse et fine, là-bas, cessait de tourmenter la chaîne d'or et retombait dans l'ombre:

—Gabrielle, dit-elle, il est temps d'allumer la lampe.

La jeune femme traversa le salon, prit une lampe, l'alluma, et, la posant sur un guéridon, près de sa tante, dit, à demi détournée comme si la lumière l'aveuglait:

—Excusez-moi: je vais remonter.

—Souffrante?

—Non.

—Pas triste, j'espère? Pas les anciennes idées noires!

—Pas davantage.

—Regardez-moi!

Mme Ledoël se pencha, son visage frôlant l'abat jour, regarda un instant Mlle Valentine, l'embrassa à deux reprises, plus affectueusement que d'ordinaire, et sortit.

—Elle n'est peut-être pas triste, mais elle a quelque chose, songea la vieille fille. Elle me le dira quand elle voudra. Je ne l'interrogerai pas. Pauvre petite! Elle aurait voulu sourire; elle n'a pas pu. Je devine cette période du chagrin la plus longue, où l'on n'ose plus avouer qu'on souffre autant qu'au premier jour....

Mlle Dourd revit en imagination, pour la millième fois, son neveu, officier de saphis, efflanqué, agile, ardent, la barbe rousse comme un jeune loup; elle revit la scène des adieux, à Marseille, quand, après deux ans de mariage, le capitaine Ledoël, surpris lui-même d'une nomination qu'il avait souhaitée autrefois mais qu'il n'attendait plus s'était embarqué, un matin de janvier, pour le Soudan d'où il ne devait pas revenir.... Quelle mort tragique! Quelques mois plus tard, un mot, dans les journaux avait appris à des milliers d'indifférents et à une jeune femme qui s'était évanouie en lisant la nouvelle, que le capitaine Ledoël, au cours d'une tournée d'inspection, avait été attaqué par les noirs, dans la brousse, et assassiné. Depuis lors, on avait su très peu de chose: un nom de tribu, un nom de village non inscrit sur les cartes. C'était tout.

La femme de chambre ouvrit la porte du salon et annonça que quelqu'un demandait à parler à mademoiselle.

—A cette heure-ci!

La domestique tendit une carte sur laquelle étaient écrites quelques lignes d'excuse et d'explication.

—Faites entrer.

Le châle tomba à terre. Mlle Dourd se souleva un peu, très pâle, les mains appuyées aux deux bras du fauteuil. Un homme entra, un officier en civil, correct, petit, très brun, large d'épaules, avec sa figure ramassée et énergique que l'émotion rendait encore plus rude.

—Mademoiselle, dit-il, vous savez déjà mon excuse. Je ne fais que traverser Paris. Je n'ai pas osé me présenter devant madame Ledoël; j'ai pensé qu'une femme, une parente comme vous saurait mieux dire les choses, mieux préparer.... Voici..... Nous autres, quand nous sommes victimes d'un guet-apens, en Afrique, nous ne sommes pas vengés. On fait une enquête. J'ai fait l'enquête sur la mort de Ledoël. J'ai pu recueillir quelques témoignages; je les ai consignés, tant bien que mal, dans un rapport que je vous prie de lire, et de remettre, si vous le jugez possible, à cette jeune femme, qui saura par là, du moins comme il a été brave, lui mon camarade Ledoël, au dernier moment, héroïque même....

En parlant, il posait sur le guéridon une enveloppe scellée. Puis, tenant entre ses doigts une petite boîte enveloppée de papier noir, qu'il avait pris dans sa poche, en même temps que la lettre:

—J'apporte un autre souvenir précieux continua-t-il. C'est l'alliance de Ledoël. J'ai pu l'acheter à un des noirs, dont c'était sans doute la part du butin. Vous la trouverez là. Elle est encore tachée de sang.

—Ah! monsieur, que vous avez bien fait de venir chez moi d'abord!.... Si cette pauvre enfant, sans avoir été prévenue.... Elle est toujours si malheureuse! .... Elle vient de me quitter.

L'officier éprouvait un allègement manifeste. Sa courte figure s'allongeait et se détendait. Sa jeunesse avait hâte de s'écarter plus encore de cet objet funèbre, qui reposait maintenant à côté de la lettre. Il ajouta quelques mots, qui devaient être transmis à Mme Ledoël, de la part d'un ancien chef de son mari, répondit à deux ou trois questions et se retira.

—

Le papier noir était déjà développé, les doigts fiévreux de Mlle Valentine enlevaient déjà le couvercle de la petite boîte de bois, et le mince anneau d'or apparaissait dans ce diminutif de cercueil, avec la tache de sang, qui courait autour comme un brin de lierre caduc. Elle eut envie de baiser cette relique d'un neveu très aimé, d'un enfant qu'elle avait élevé avec l'aide de Guillaumine, la vieille femme de chambre. Un scrupule l'arrêta.

"Le premier baiser, pensa-t-elle, c'est la petite qui doit le donner: c'est son droit; c'est son bien." Elle contemplait l'objet avec une douleur si vive que très vite elle ne distingua plus rien. Elle comprit qu'elle allait pleurer, roulà promptement la boîte dans le papier, hésita un instant, et dit:

—Elle me reprocherait de ne pas l'avoir avertie dès ce soir. Je monte.

Mlle Valentine monta les deux étages portant la boîte noire sur l'enveloppe blanche, religieusement. Elle avait la clé de l'appartement. Elle ouvrit la porte. Au bruit, une domestique accourut dans le vestibule, et, l'arrêtant d'un geste:

—Non, je vous en prie, mademoiselle, pas ce soir. Madame m'a donné l'ordre.

C'était Guillauminé, à la démarche habituellement traînante, au visage las et enflé, aux cheveux déteints et rares, Guillaumine aux yeux encore inquiets, comme au temps où elle élevait, dans la joie, le petit Jean Ledoël.

—Je ne veux pas que tu me quittes avait dit Jean Ledoël en se mariant. Tu fais partie de ma maison et de ma dot

Elle était venue. Elle était restée après la mort du maître qu'elle aimait. Elle accourait maintenant, effarée, pour faire respecter la consigne.

—N'entrez pas, mademoiselle, c'est impossible....

Puis remarquant le visage altéré de Mlle Valentine:

—Mademoiselle, est ce qu'il y a un malheur dans la famille?

A voix basse, dans la demi-clarté du vestibule, Mlle Valentine expliqua ce qu'elle venait faire. Et à mesure qu'elle parlait, l'agitation, l'embarras, l'angoisse de Guillaumine s'avivaient.

—Vous ne le ferez pas!.... Redescendez!.... Pas ce soir, surtout pas ce soir!.... Demain matin.....

—Laisse-moi! dit Mlle Valentine, en l'écartant. Il faut que je la voie. Elle est dans sa chambre?

Une voix navrée murmura:

—Au salon.

Mlle Valentine traversa le vestibule, tourna le bouton de cuivre:

—C'est moi, chérie ne t'effraie pas!

—

Un cri lui répondit. Elle se recula. Par l'entrebâillement de la porte, elle avait vu Mme Ledoël assise sur le canapé; elle avait vu, assis près de sa nièce, sur le tabouret de piano, un homme jeune, qui s'était levé lestement. Elle n'eut pas le temps de se remettre. Elle entendit le rire de la vie heureuse, celui qui ne sonnait plus, depuis dix-huit mois, dans la maison. Deux bras tendres l'attirèrent. Elle se sentit pressée contre la poitrine de la jeune femme, et au milieu des baisers, des soupirs, des rires étouffés et des larmes, des mots lui arrivaient: "Oh pardonnez-moi!.... Je suis confuse, mais je suis si heureuse!.... Je voulais tout vous dire demain matin..... Ce n'est que la troisième fois que nous nous voyons ici, je vous l'assure, je vous le jure.... Quand vous le connaîtrez, vous comprendrez.... Je ne croyais pas que ce serait si prompt.... Nous sommes presque fiancés, presque.... Voulez-vous me permettre de ne pas le renvoyer encore? Je lui ferais tant de peine!..... Attendez-moi dans ma chambre, là, le temps de dire oui."

Mme Ledoël s'écarta, pour laisser à Mlle Valentine la liberté de répondre.

—Qu'est-ce que vous avez dans la main? demanda t-elle. Vous m'apportiez une lettre?

—Rien, ma chérie, le courrier de ce soir; ce n'est pas pressé.

La jeune femme crut comprendre qu'elle était pardonnée. Elle rentra dans le salon. Mlle Valentine retrouva dans le couloir, la vieille domestique qui revenait aux nouvelles.

—Tiens, fit-elle, en lui remettant la petite boîte noire, touche-la de tes mains. C'est moi qui vais la garder; c'est l'alliance, l'ancienne. Je la rendrai demain, ou plus tard. Tu penses comme moi, n'est-ce pas? Nous serons les fidèles, toutes les deux, nous serons celles qui prient sans lassitude, et qui ne changent pas de regret.

Et comme elle ne recevait pas de réponse, toute l'âme de Guillaumine étant penchée sur la relique:

—Vois-tu, reprit-elle, ma pauvre Guillaumine, les vraies veuves n'ont pas toutes été mariées.

UN CENTENAIRE

La Russie fête le centenaire de son grand romancier Nicolas Gogol. Il fut l'un des premiers écrivains russes connus en France, par les études et les traductions de Mérimée. Gogol, après de grandes œuvres épiques, osa penser que les misères des humbles, des petits, des obscurs étaient aussi des sujets dramatiques, et il se pencha vers eux avec pitié comme dans ce récit émouvant en dépit de sa simplicité, le "Manteau," où il peignit des âmes effacées qui rêvent et souffrent, elles aussi. L'histoire du pauvre petit commis Akaky est peu compliquée: ce malheureux scribe, grelottant sous des haillons dans la neige, n'a qu'un rêve au monde: posséder un manteau neuf. Il ne pense qu'à cela, et il s'impose des privations infinies pour réaliser son rêve. Enfin, ce manteau, il le possède et il croit goûter le parfait bonheur. Mais, le soir même, des malfaiteurs le lui volent. Il supplie la police de l'aider à retrouver les voleurs, mais qu'est-il, pour qu'on s'occupe de sa mince personne. Les fonctionnaires de la police se moquent de lui. Le chétif expéditionnaire tombe dans un chagrin profond, en ayant la sensation du peu qu'il est, et s'éteint misérablement. "La donnée semblera puérile, dit M. de Vogüé, mais qu'on veuille bien réfléchir aux lois essentielles de l'art dramatique: ce qui fait la puissance du drame, ce n'est pas la grandeur de l'objet en cause, c'est la violence avec laquelle une âme désire cet objet."

Gogol, en dessinant des types bureaucratiques assez âprement, se souvenait qu'il avait été petit fonctionnaire, lui aussi, et qu'il avait été malheureux.

Le chef d'œuvre de Gogol est ce "Tarass-Boulba" qui est le poème en prose de la vie cossaque d'autrefois. Nous en donnons une des pages les plus saisissantes:

LE SUPPLICE D'OSTAP

..Il n'était pas difficile de découvrir le lieu du supplice—le peuple y affluait de toutes parts. Dans ce siècle barbare, c'était un spectacle plein d'attrait, non-seulement pour la populace mais pour les classes élevées. Des vieilles femmes, d'entre les plus dévotes, des jeunes filles, et les femmes les plus délicates, ne perdaient pas une occasion d'assister à ce spectacle, quittes à rêver ensuite toute la nuit de cadavres ensanglantés.

—Ah! quelles tortures! criaient plusieurs d'entre elles fiévreusement pendant l'exécution et elle fermaient les yeux et se détournaient, mais ne songeaient pas à partir.

D'autres, la bouche béante, les mains étendues, se tenaient sur la pointe des pieds pour voir par-dessus la foule.

Au milieu de toutes ces têtes étroites, petites et communes, se détachait la face énorme d'un boucher qui suivait l'exécution en connaisseur, communiquant par monosyllabes ses impressions à un armurier placé près de lui, et qu'il traitait de compère parce que les jours de fête ils s'enivraient dans le même cabaret. Parmi tous ces gens rassemblés, les uns discutaient l'événement du jour, d'autres tenaient des paris: mais la majorité était composée de cette sorte de personnes qui regardent philosophiquement toutes choses le doigt dans le nez.

Au premier plan, derrière les gardes de la ville aux moustaches touffues, se tenait un jeune homme qu'on pouvait prendre pour un gentilhomme en le jugeant sur son habit militaire d'une richesse extraordinaire, car il avait entassé sur lui tout ce qu'il avait de beau, ne laissant à la maison que sa chemise déchirée et ses vieilles bottes. Un ducat se balançait sur sa poitrine, retenu par deux chaînes croisées. Il avait amené avec lui, sur la place, la belle Yousissia, et se retournait sans cesse pour préserver la robe de soie de sa compagne du contact de la foule. Il expliquait à la jeune fille, avec force détails, tout ce qui se passait sous leurs yeux.

—Ma chère Yousissia, vous voyez toute cette foule, elle s'est rassemblée pour assister à l'exécution des cosaques.... Voyez-vous, tout là-bas, un homme qui tient à la main une hache et d'autres instruments de torture, c'est le bourreau.... C'est lui qui doit torturer les criminels. Tant qu'il ne fera que les mettre sur la roue et les tenailler avec ses instruments, les Zaporogues vivront encore; mais quand il leur coupera la tête, ils mourront tout de suite.... vous verrez; d'abord le supplicié criera, s'agitera; mais quand il aura perdu sa tête, il ne pourra plus crier, manger, ni boire.... parce qu'il n'aura plus sa tête ...

Yousissia écoutait ces explications avec frayeur et curiosité.

—

Les toits des maisons étaient couverts de monde. On apercevait dans les lucarnes des combles d'étranges figures à moustaches, coiffées de bonnets. Sur les balcons, abrités par des dais, se tenaient les nobles. Une jeune fille rieuse et brillante appuyait sur la balustrade sa main blanche comme le sucre. Les grands seigneurs, replets, contemplaient le spectacle d'un air grave. Un valet, en riche livrée, ses longues manches rejetées en arrière, passait des rafraîchissements et des gâteaux.

De temps à autre une jeune espiègle aux yeux noirs remplissait ses mains fines de gâteaux et de fruits et les jetait par poignées à la foule.... Aussitôt une cohue de chevaliers affamés tendaient avidement leurs chapeaux et un gentilhomme de haute taille, qui dépassait tous les autres de la tête, vêtu d'une veste passée, jadis écarlate, ornée de cordons d'or ternis par le temps, saisissait les morceaux au vol, les baisait, les pressait contre son cœur et, enfin les portait à sa bouche.

Un faucon, suspendu au balcon dans une cage dorée, assistait aussi au spectacle, le bec tourné vers la foule et une patte en l'air.

Tout à coup la foule se mit à crier:

—Les cosaques!.... Voici les cosaques.

Les Zaporogues marchaient leurs têtes nues surmontées de hauts toupets; ils avaient laissé pousser leur barbe. Ils avançaient sans crainte, sans abattement avec une certaine fierté. Leurs vêtements de drap de première qualité s'étaient usés et flottaient autour d'eux en lambeaux. Ils ne regardaient point la foule et ne la saluaient pas.

En avant, à leur tête, marchait Ostap. Que dut ressentir le vieux Tarass en apercevant son fils? Que se passa t-il dans son âme? Perdu dans la foule il contemplait Ostap et ne perdait pas un de ses mouvements.

Les cosaques arrivèrent sur le lieu du supplice. Ostap s'arrêta. Il devait le premier boire l'amer calice. Il jeta un regard sur les camarades, leva la main au ciel, et dit à haute voix:

—Que Dieu veuille que les hérétiques qui nous regardent mourir ne sachent pas tout ce qu'un chrétien peut souffrir sans se plaindre.... que pas un de nous ne laisse échapper un cri....

En disant ces mots, il s'approcha de l'échafaud.

—Bien, cher fils, bien, dit Boulba à voix basse, et sa tête blanche se pencha vers la terre.

—

Le bourreau dépouilla Ostap des guenilles qui le couvraient: il lui fit passer les mains et les pieds dans des planches fabriquées en vue de cette exécution et ...

Mais nous ne voulons pas troubler le lecteur par la description des tortures infernales qui feraient dresser ses cheveux sur sa tête.... Le supplice d'Ostap était en harmonie avec cette époque grossière et barbare, où l'homme ne connaissait que la vie féroce des guerriers dans laquelle il avait endurci son âme, en la fermant aux sentiments humains.

En vain le roi et plusieurs chevaliers, éclairés par leur intelligence et leur cœur, avaient-ils protesté contre la cruauté déployée dans ces exécutions, disant que ces supplices ne pouvaient qu'aviver chez les cosaques le désir de la vengeance. Les efforts de cette élite se brisaient contre l'entêtement des magnats, qui, par leur imprévoyance, leurs désordres, leur orgueil puéril, avaient fait de leur diète une véritable parodie du gouvernement.

Ostap supporta les tourments et les tortures en héros. Pas un cri, pas un gémissement ne lui échappa, et lorsque le bourreau lui brisa les os des pieds et des mains et que ce sinistre craquement résonna au milieu de la foule muette, forçant les jeunes Polonaises à détourner avec effroi leurs regards de la victime, Ostap ne broncha pas, ses lèvres n'articulèrent pas une plainte, et son visage demeura impassible.

Tarass du sein de la foule regardait, la tête penchée en avant, les yeux levés avec fierté sur le supplicié, et il répétait d'un ton approbateur:

—Bien, cher fils, bien....

Mais au moment suprême, lorsque ses bourreaux se disposèrent à le soumettre aux dernières épreuves qui précèdent la mort le courage d'Ostap parut faiblir. Il regarda autour de lui et ne vit que des visages inconnus, étrangers! Oh! si seulement quelqu'un des siens assistait à ses souffrances! Il n'aurait pas voulu entendre les sanglots et les cris d'une faible mère, ni les plaintes douloureuses d'une épouse s'arrachant les cheveux et battant sa blanche poitrine; il aurait voulu l'appui d'un homme au caractère ferme, qui le soutiendrait par ses exhortations et le consolerait au moment de mourir.

Son cœur défaillit et dans l'angoisse de son âme il cria:

—Mon père! où es-tu? Entends-tu ton fils?

—Je l'entends!

Cette réponse retentit au milieu du silence général, et toute la foule frémit.

Des cavaliers coururent au milieu du peuple rassemblé, dévisageant chacun. Yankel devint blême, et lorsque les dragons eurent passé, il se retourna avec terreur pour voir Tarass, mais Tarass n'était plus à côté de lui, et personne ne put retrouver sa trace.